

1

Le vendredi 8 novembre

O*nze* Bruxelles. Notre *Brussel*. Son objectif. Sa mission et autre chose. Beaucoup d'autres choses.

Valentin Dullac fonce. Chevauchant sa mobylette. A travers les champs et les vallons du *Pajottenland**. S'arrête parfois pour jeter un œil à sa carte. Pas le temps de chercher les toits de paille qui ont donné leur nom à la région ou un estaminet où savourer une gueuze. Si le divin breuvage a survécu aux années d'occupation, aux disettes, aux réquisitions...

Quelques maisons. Le clocher d'une église. Une place. Pede-Sainte-Gertrude. Le jeune homme arrête son engin. S'étonne. Le village paraît désert, assoupi. Singulier contrepoint. Après les grappes et cohortes croisées en tous sens depuis Gand. Populations libérées ou réfugiées, armées en déroute. De pauvres feuilles abandonnées aux vents,

tournées vers le retour ou la fuite, endimanchées d'espoir ou d'effroi.

Onze Bruxelles. Mais avant... Il a promis.

Des cris d'enfants ! Il contourne la place. Des garçons de sept à douze ans jouent au football. Hier encore, du côté de Bruges...

La balle courait d'un camp à l'autre, Belges contre Anglais, propulsée par des pieds enfiévrés, un ballet de passes courtes et longues, où les caractères émergeaient. Jouer en retrait, latéralement, ou se précipiter flamberge au vent, qui soufflait sec en cette matinée, oser le dribble ou le tir, ces attitudes en disent plus long sur l'essence de nos peuples, configurée par la nature des paysages, les lois, la langue, mille paramètres, que de longs discours épuisés en marge des voyages diplomatiques ou d'affaires.

Je trépiginais, dévasté par l'envie de me joindre à la harde, de retrouver cette part de jeunesse écornée par le conflit. Une main s'est posée sur mon épaule, je me suis retourné, IL se tenait là, le manoir néogothique de Lophem en arrière-plan. Le Roi. Albert. Mon ami. Le Commandeur de la Grande Armée des Flandres aussi. Celle qui avait enfin quitté la guerre statique et les tranchées, le limes de l'Yser pour enfoncer l'armée allemande, la refouler, la buter.

– Quand il s'agira de reconstruire, vous pensez, cher Valentin, qu'on pourra utiliser la Trêve de Noël et son match ?

Onze Bruxelles. Onze. Mais ceux-là ne sont pas onze ni deux fois onze vingt-deux. « Vingt-deux ! V'là les Boches ? » Les regards des gosses tournés vers Valentin suggèrent un début de panique. Il sort une tablette de chocolat et son plus beau sourire. Et quelques mots flamands. Il en faut peu. La versatilité des foules. Il est adopté.

– Dites, les garçons, je cherche la ferme des Slagmeulder. Vous pourriez...

Regards déconfits. L'un des aînés, plus bravache, les joues rubicondes et le cheveu roux en bataille, s'avance résolument vers le jeune homme.

– Ils y sont tous.

– *Ils* ?

– Ben, nos parents, les gens du village. C'est pour ça qu'on est là bien tranquilles.

– Il y a une fête ? Un...

Valentin hésite. Songe à Maarten. Se mord la lèvre.

– Un mariage ?

– Non ! s'esclaffe Poil-de-Carotte. Plus personne n'irait marier l'une des filles du Toone.

Une crispation.

– Les Boches ont filé ! poursuit le garçon en fronçant les sourcils. Et ça pue pour les collabos, les patriotes vont faire justice.

Il est là pour ça, Valentin.

– Je suis un soldat en mission, assène-t-il aux enfants, un ami de Maarten Tongerlo.

Poil-de-Carotte siffle, les yeux en étoiles.

– Vous revenez du front ?

– De Gand. Qui va tomber d’un moment à l’autre.

Un ange passe, ou un silence admiratif.

– Maarten, c’est notre héros, reprend le petit chef.

Le héros du village. C’est pour des gens comme lui qu’ils y sont allés.

Valentin sait. Son ami flamand lui a tout raconté. L’activisme d’Antoine Slagmeulder et des siens. Le dégoût qu’ils lui inspirent. Mais Veerle aussi, si différente, en conflit larvé avec son père, son clan.

Le chocolat change de mains et Valentin, informé, peut courir vers sa mobylette, repasser devant la meute juvénile qui l’applaudit à tout rompre.

La Trêve de Noël ? Une légende ? Non. J’avais discuté avec des camarades de la London Rifle Brigade. Les faits s’étaient déroulés non loin d’Ypres, du côté de Ploegsteert, à la convergence de la Flandre et de la Wallonie, de la Belgique et de la France.

Le matin du 25 décembre 1914, les Britanniques, depuis leurs tranchées, avaient entendu des chants de Noël derrière le no man’s land. Rêvaient-ils ? Ils étaient épuisés, traumatisés, au sens premier, par les pertes subies depuis août. Mais non. Stille Nacht ! Certains avaient osé passer la tête. Des arbres de Noël avaient été disposés le long des tranchées ennemies. Un réflexe collectif ? Les Anglais avaient répondu en entonnant à leur tour des hymnes nationaux. Puis,

miracle, les deux camps s'étaient mis à l'unisson pour un cantique en latin. Qui était sorti le premier ? Les versions différaient, sur le détail. Les Allemands avaient-ils quitté leurs positions pour marcher vers le centre du no man's land ? Les Britanniques, alors, les avaient rejoints ? Selon plusieurs témoignages, ils s'étaient tous retrouvés au cœur d'un paysage ravagé par les bombardements, une plaine boueuse, morne et sale, entre des bois, d'un côté, et des bâtiments incendiés, et ils avaient échangé de menus cadeaux, du whisky, du chocolat, des cigares, et, parfois, disait-on, des adresses... Ils avaient bu ensemble, convenu de récupérer des morts aussi, pour les enterrer décentement. Un chanteur d'opéra allemand avait-il chanté pour tous ?

Une parenthèse enchantée. Qui avait dissipé d'un coup la haine. Parce qu'ils pressentaient appartenir tous, au-delà des camps, à une même masse en souffrance, embourbée, immergée, embombardée, malmenée à l'identique par des officiers autoritaires, des chefs d'Etat qui jouaient à la guerre avant de se retrouver dans une station thermale ?

Vers midi, deux soldats anglais avaient apporté un ballon dégonflé, on avait posé des képis à même le sol, pour signer les buts, un match avait débuté sur la boue gelée, il s'était soldé par une victoire allemande, 3/2.

Ensuite ? Les autorités n'avaient pas apprécié la fraternisation. Transformée en secret d'Etat.

Vite éventé par la presse britannique. Les artilleries s'étaient mises en branle pour entraver les rassemblements. On avait déplacé les unités suspectées. Les trêves, cependant, s'étaient reproduites ici de là, entre Allemands et Britanniques, parfois avec des Français, et même sur le Front de l'Est. Toujours rapidement étouffées dans l'œuf. Mais un parfum d'humanité avait flotté à travers l'atroce et gigantesque boucherie. Qui couvrait mille espoirs.

Une ferme en U, imposante. Pas le château de Schepdael, tout proche, mais... Une jacquerie. Des dizaines de personnes sont occupées à piller et crier. On jette un matelas par une fenêtre, on empile un bric-à-brac dans la cour pavée, on peint les couleurs nationales sur les volets verts. La moue inquiète de Maarten, sur son lit d'hôpital, traverse l'esprit de Valentin.

– Où sont les Slagmeulder ? interroge-t-il depuis sa mobylette.

– Ils ont foutu le camp avec les Boches ! éructe une quinquagénaire aux yeux de fouine sous un fichu violet, d'où émergent des mèches filasse. Des crapules ! Le père Slagmeulder, il a dénoncé notre instituteur ! Il disait du bien du Roi aux enfants, le brave homme a été déporté.

– On a aperçu la fille ! s'excite un gros fermier rougeaud. On va la retrouver, celle-là, et...

– Elle est au grenier ! crie un grand échalas à bretelles.

Valentin abandonne son engin et se précipite vers le corps de logis, s'arrête sous le grenier à paille

– Elle est là derrière ! éructe une voix masculine entre les vantaux ouverts.

Une exclamation ! Féminine. De terreur. Valentin s'engouffre dans les étables, accélère entre deux rangées de stalles, distingue une échelle posée dans l'angle ouest, oblique, grimpe vers une trappe à demi-hissée par une poulie. Dans le grenier, des tas de paille, trois fermiers avancent en demi-cercle vers un monticule. Valentin s'extrait de la béance, s'accroupit, la main accrochée au câble.

– Veerle ! lance-t-il en se redressant. Maarten m'envoie !

Les trois Flamands se sont retournés, décontenancés, hostiles.

– De quoi se mêle ce fransquillon ? grince un solide rouquin au nez épaté.

Valentin se dirige vers un amoncellement de ballots.

– Veerle ! Je suis un ami de Maarten ! Montre-toi. Je te ferai quitter les lieux en toute sécurité.

Dans son dos, une approche. Il se retourne. Le rouquin tend la main vers son col, prêt à en découdre.

– Tu n'as pas bien écouté ou compris...

Le fermier ne termine pas sa phrase, une clé lui a retourné le bras et il s'affaisse, le visage déformé par la douleur.

– Allez-y, vous autres, balance-t-il en tordant le visage vers ses comparses.

Les deux fermiers, tétanisés, échangent un regard interloqué.

– Je suis un ami de Maarten, répète fermement Valentin.

Il contraint son agresseur à se relever, le pousse vers le fond du grenier, l'écrase contre une poutre.

– Veerle !

Un remuement, un ballot tombe, une jeune fille apparaît, dans les vingt ans, visage poupon, joues roses et longues mèches cuivrées.

– Maarten est à la guerre, souffle une voix derrière eux.

– Dans un lit d'hôpital, plutôt, rétorque Valentin. Mais il va bien. Et d'où pensez-vous que je vienne ?

Il envoie le rouquin valdinguer dans la paille, saisit la main de la jeune fille et l'entraîne vers la trappe. En bas, les villageois ont investi l'espace entre les stalles.

– C'est qui, celui-là ? s'énerve un fermier trapu en avançant une fourche à la main.

– Je suis *Meneer* Voet, le bourgmestre du village, rugit un autre, gras et large, le front moite et les yeux enfoncés, le cheveu rare et un lorgnon. Vous n'avez pas à intervenir !

– Service du Roi ! tonne Valentin en dégainant un revolver. Armée de libération et ami de Maarten Tongerlo. Vos affaires ne m'intéressent pas et j'ai bien d'autres choses en tête, j'embarque Veerle, un souhait de Maarten.

– Mais... balbutie l'édile déconcerté, qu'est-ce qui nous prouve... ?

Il se tait. Valentin lui a glissé un document sous les yeux, le bonhomme dévore ligne par ligne, mot par mot.

– La signature du roi Albert ! manque-t-il de défaillir.

Valentin lui arrache le pli, le glisse dans sa poche.

– On y va, Veerle. Je t'emmène chez des amis. La guerre est finie pour toi, ces horreurs ne te concernent pas, tu n'es pas responsable. Maarten m'a tout expliqué.

Un silence plane sur l'assemblée.

– Maarten est notre héros, s'exclame un paysan d'une trentaine d'années au regard d'un bleu très pâle, aux bouclettes paille moutonnantes. Et tout le monde le sait, ici, au village, Veerle est la promesse de Maarten. Sauf que le Toone ne voulait pas de Maarten, et qu'il battait sa fille.

– Elle nous a plus d'une fois filé des légumes en douce ! ose une vieille femme en tablier. Faut la laisser tranquille ! Foi de Marie, vous remettez du plomb dans la cervelle de ces animaux, mon beau monsieur.

La dame, un long nez mais des yeux braise, fait deux pas en direction du bourgmestre.

– Et il y a ici des animaux qui se donnent de nouvelles couleurs en s'en prenant à plus noirs qu'eux !

– Je suis flamingant, rougit Voet, et j’en suis fier. On vomit les activistes et les Boches, vous le savez bien.

– Je parle pas de ça, Adolf. Et je dis pas que c’est la paille et la poutre, non. Sauf que t’as beaucoup de paille dans le grenier. Tes prix s’envolaient, non ?

– Les lois du marché... de l’économie... Ce n’est pas de ma faute si...

– Valentin, a relancé Albert, j’ai besoin d’un homme de confiance, de confiance absolue, mais je n’ai jamais songé à vous pour cette mission à Bruxelles. Je préfère vous conserver à mes côtés lors des tractations qui vont engager l’avenir du pays. Si Elisabeth apprend que vous jouez une nouvelle fois les héros...

– Je vais être honnête, Votre Majesté, je ne me suis pas proposé pour vous servir mais pour me servir.

Albert a encaissé le coup.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux devenir le meilleur romancier possible et... Hum... Entre assister à un ballet diplomatique dans la tranquillité de ce château et plonger à corps perdu dans le chaos...

– La carte de l’Art ! a gloussé le Roi. Ça peut marcher avec la Reine, oui, vous êtes un roublard, mon ami. Je me trompe en vous idéalisant.

J’ai souri. Il avait l’air convaincu. J’ai respiré.

– *Tout de même, a-t-il relancé en baissant la tête, la grippe espagnole fait des ravages à Bruxelles.*

Je sais. Mais Orphée est revenu sain et sauf des Enfers. Et je n'ai pas d'Eurydice à ramener. Pas exactement, du moins.

Marie a serré Veerle dans ses bras puis elle la mène par la main à travers les villageois, vers la porte, dans la cour, jusqu'à la mobylette de Valentin.

– Tant qu'il y en aura des *comme vous* ! dit-elle une lueur dans les yeux.

Elle pivote vers l'assemblée penaude et esquisse une moue de dégoût.

– Eh be, je peux mourir ! J'aurai vu un homme. Au moins une fois dans ma vie.

Valentin se dirige vers Marie et l'embrasse sur la joue.

– Et moi une femme ! réplique-t-il. Ce n'est pas plus fréquent.

Le jeune homme détaille l'amie de son ami, sa blondeur wagnérienne, sa silhouette en courbes et ondulations.

– Tes parents t'ont laissée choisir ?

– Je m'étais cachée, lâche-t-elle d'un ton morne. Mais ils n'ont pas remué les foins non plus.

– Les familles idéales, c'est dans les livres, murmure-t-il. On doit tous se débrouiller pour trouver au dehors tendresse, guidance, complicité. Tu as déjà

Maarten pour te créer un petit monde. Et, là, je joue les grands frères, non ?

Elle esquisse un sourire. Pâle. Des allures d'aurore.

– Je t'emmène au château de Gaesbeek*, révèle Valentin. Les châtelains, les Arconati, sont des amis. Tu y seras choyée et en sécurité. Et Maarten ne tardera plus à venir te chercher.

La mobylette les emporte, larguant la meute hébétée. Dans son esprit incendié, la Trêve de Noël et la scène de Pede-Sainte-Gertrude se télescopent. Valentin pressent un sens caché, une réflexion sur la nature humaine à approfondir. Mais la main de Veerle court sur son bras...

2

Le samedi 9 novembre

Onze Bruxelles. Notre *Brussel*. Son objectif. Sa mission et autre chose. Beaucoup d'autres choses.

Valentin, le front songeur, quitte le sommet du Coudenberg et emprunte, à sa droite, la rue Villa Hermosa. L'émotion l'étreint dans l'étroite rue Terarken*. A sa gauche, l'hôtel Ravenstein, ses façades en briques et pierre bleue, sa bretèche Renaissance. Il est au cœur du quartier Isabelle. A quelques mètres à peine ont séjourné, enseigné deux des sœurs Brontë. Il y avait ici une école, dans les années 1840, Charlotte a immortalisé sa directrice et son époux, le grand amour de sa vie, dans des œuvres secondaires. Mais le mémorable Rochester de *Jane Eyre*, c'est lui.

« Constantin Héger ! pense Valentin. Le père de l'actuel vice-président de l'Université Libre de Bruxelles. Paul, l'oncle de ma regrettée amie Marie Depage, une héroïne de l'épopée de l'Yser ! »

Il poursuit jusqu'à la rue des Sols, où se comptaient jadis les finances du pays, longe une aile de l'université, bifurque vers la droite dans la rue de l'Impératrice.

« C'est ici ! »

Une cour d'honneur, ouverte vers la rue, avec en son centre un carré de verdure et une statue de Théodore Verhaegen, le fondateur de l'Université Libre, le contrepoids libéral à l'enseignement catholique. Un complexe impressionnant en forme de U, l'ancien palais Granvelle*, édifié vers 1550 dans le style classique des palais italiens. Une aile transversale, au fond, à la façade richement architecturée, deux ailes latérales. Des dizaines de citoyens convergent, certains déguenillés mais d'autres aux vêtements bourgeois fatigués.

« J'y suis ! »

L'Office des Etrangers a investi des lieux désertés par la suspension des cours universitaires dès 1914, une réaction au sac de Louvain, à la destruction barbare de sa bibliothèque millénaire. Valentin accélère le pas et dépasse la file, essuie des protestations, brandit un sésame devant un guichetier effaré, se retrouve guidé à travers des salles où le toisent des bustes, des peintures murales, des revêtements de marbre. Le voilà propulsé dans le bureau d'un directeur de service, un homme très gras, les joues mauves et la moustache luisante.

– Non, désolé, monsieur Dullac, Emile Francqui n'est pas ici et il n'est pas prévu qu'il y repasse. Mais je crois savoir...

Emile Francqui !

Un des Belges les plus éminents. Et les plus flamboyants. Aujourd'hui, c'est l'homme du Comité national de Secours et d'Alimentation. Dès 1914, l'invasion et la famine, il a mis en place, en tant que président, le soutien de la Société Générale à la population belge occupée et rationnée. Le Capital aurait du cœur ? Marx s'en retournerait dans sa tombe. Il a été beaucoup plus loin, s'appuyant sur son faisceau de relations internationales, sollicitant une aide mondiale et l'obtenant, avec le soutien d'Herbert Hoover. Les Allemands ont laissé faire. Il leur enlève un problème logistique du pied : le sort de la population.

Albert veut le consulter. Il jouera un rôle essentiel demain et après-demain dans le devenir du pays.

Depuis une fenêtre donnant sur la cour, le directeur laisse retomber un doigt boudiné tendu vers la cohorte.

– Les réfugiés reçoivent un logement, doivent s'y laver et s'y sustenter avant de venir s'inscrire chez nous. On tente de limiter les risques sanitaires...

Il évoque le ravitaillement, le Comité national de Secours et d'Alimentation. Qui veille à nourrir mais à habiller aussi.

Je souhaiterais consulter vos registres, oblique Valentin.

– Vous espérez retrouver quelqu’un ?

Valentin marque un temps d’arrêt, lève la main pour masquer une crispation.

– C’est cela, acquiesce-t-il d’une voix sourde.

Mais, quand il remonte la rue des Sols, il balance la tête, indécis.

« *Espérer...* Le terme me paraît... incongru. »

Les réfugiés et la situation sanitaire.

Avec les offensives alliées de l’été et de l’automne 1918, les soldats allemands battent en retraite vers Bruxelles, en nombre et en désordre. Dans leur sillage, des populations du Nord de la France (Lille, Tourcoing, Roubaix) ou de la Belgique frontalière (Tournai) sont réquisitionnées pour acheminer des chariots chargés du fruit de leurs pillages, d’autres se replient pour fuir les zones de combats. Entre septembre et novembre, Bruxelles voit déferler des foules de soldats allemands, de réfugiés français et belges. Les civils ont souvent marché durant une centaine de kilomètres en transportant tout ce qu’ils pouvaient, ils arrivent épuisés, beaucoup décèdent peu après.

Les autorités locales tentent de s’organiser. Mais les administrations et les œuvres de bienfaisance sont submergées. On parle de 75 000 à 160 000 réfugiés, d’un réfugié pour sept ou dix habitants

de l'agglomération. La solidarité fonctionne. Les communes offrent des logements mais ça ne suffit pas ? Des particuliers ouvrent leurs demeures. Ça ne suffit toujours pas ? Emile Francqui s'en mêle et impose des quotas aux communes. Les bains publics sont ouverts à tous, des restaurants distribuent des repas, la Ville de Bruxelles du pain.

Des dégâts collatéraux ! Les réfugiés, sous-alimentés et en manque d'hygiène, parfois mis au contact des soldats américains infectés par la grippe espagnole, amènent celle-ci dans leurs bagages, et le typhus aussi. Des épidémies de grande ampleur ont tôt fait de balayer la capitale. Réfugiés et autochtones tombent comme des mouches. Les écoles sont dévastées. On doit fermer des auberges, des théâtres... Les autorités allemandes sont appelées à la rescousse mais ont d'autres chats à fouetter. Face à des populations de plus en plus fragilisées et mélangées, des maladies oubliées, la dysenterie ou la gale, refont surface.

Faites attention ! Mettez un masque, que diable !

L'homme arbore un stéthoscope autour du cou et des yeux perçants sous une coupole d'ébène.

– Cet immeuble est touché par la grippe espagnole ?
s'inquiète Valentin.

– Vous descendez du Pôle Nord ?

– Du front.

Le médecin se fige.

– Vous voulez dire... ?

Valentin pose un doigt sur sa bouche.

– Je comprends. Et ça ne me regarde pas, lâche le civil. Si vous m'en dites tant... vous avez besoin d'aide ?

Valentin hoche la tête. Et prononce quelques mots.

– Non, regrette le médecin, ces noms ne me disent rien. Il y a tant de monde ici. Oui, principalement des Tournaisiens. Je remonte avec vous et vous donne un masque. Mais ne traînez pas ici.

– La situation est si dramatique ?

– Oh, ça commence à se calmer mais...

Le docteur baisse la tête et la secoue. Puis il raconte. La situation des derniers mois.

La grippe espagnole et autres fléaux...

Une pandémie va exploser les records attribués à la Peste Noire médiévale et à la Grande Guerre ! Elle n'a d'espagnole que le nom. Non belligérante, l'Espagne n'était pas tenue au secret et en a révélé la réalité. D'où est-elle venue ? De Chine ? Dit-on. Embarquée par des travailleurs chinois. Sa première vague, au printemps, n'était pas si violente, la seconde, à l'automne, est apocalyptique et on parle de mutation. Aux Etats-Unis. D'importation par les soldats venus nous sauver. On l'a mise en corrélation avec la misère, les classes sociales élevées ont mieux résisté.

Tous les continents sont touchés, la mondialisation en marche charrie le meilleur et le pire, il faut

s'adapter, gérer à l'échelon universel. La grippe espagnole aurait contaminé un tiers de la population mondiale, fauché entre 25 et 50 millions d'êtres, et peut-être 100, soit de 2,5 à 5 % des humains si l'on comptabilise, opération délicate, les morts découlant de ses effets secondaires, parfois des années après sa fin officielle.

Le médecin a déjà grimpé quelques degrés. Valentin le saisit par le bras.

– J'ai une mission, à assumer, des risques à mesurer. Si j'étais contaminé... Il me resterait combien de temps ?

Un silence sépare les deux hommes.

– Si vous l'attrapiez... évalue le médecin. La période d'incubation est de deux à trois jours. S'ensuivent trois à cinq jours de symptômes. Fièvre, affaiblissement des défenses immunitaires, complications... Surinfection, pneumonie... Ce qui est en général bénin s'avère fatal dans trois pourcents des cas, le décès survient... disons... une dizaine de jours après l'apparition des premiers symptômes. Si ça peut vous rassurer, on ne lutte pas à armes égales.

Valentin dévisage le docteur. Il ouvre la bouche, son interlocuteur poursuit.

– Les soldats sont mieux nourris. Et vous avez accès aux antibiotiques, non ?

Valentin baisse la tête, se mord la lèvre inférieure, saisit la rampe et dépasse le médecin.

La fin du conflit a favorisé les desseins de la Grande Faucheuse : conditions sanitaires déplorable, affaiblissement par la malnutrition, concentrations humaines et déplacements massifs.

Des victimes célèbres de la grippe espagnole ? En politique, les présidents des Etats-Unis et du Brésil, l'archiduc d'Autriche ou le conseiller Sikes des célèbres accords Sikes-Picot. En art, les écrivains Kafka, Apollinaire et (Edmond) Rostand ; le peintre Egon Schiele et sa femme enceinte. Encore : Max Weber, un père de la sociologie ; Léon Morane, un pionnier des airs qui inspirera la naissance d'un formidable héros de romans d'aventures. Et n'oublions pas la distraction de la Vierge et de Dieu, ils laissent filer au ciel deux des jeunes héros du miracle de Fatima.

– Les Dullac de Sainte-Marie ? Pour sûr que je les connais ! Et pour sûr que je les ai vus filer vers Bruxelles !

Valentin respire. Ses parents sont sains et saufs. Ou ils l'étaient il y a peu. Mais le quinquagénaire aux longs favoris et à la veste rapiécée se rembrunit, esquisse une grimace.

– Ils ne sont pas ici, hein, jeune homme, vous vous trompez d'adresse.

Valentin se crispe.

– Que voulez-vous dire ?

– Ils n’ont pas filé AVEC nous mais en même temps que nous, nuance !

Valentin dévisage le réfugié, ne reconnaît pas son visage. L’a-t-il croisé jadis ? Durant ses vacances estivales, il s’échappait du domaine familial, s’aventurait dans le village de Gaurain-Ramecroix en quête d’enfants de son âge, fils de paysans ou d’ouvriers des cimenteries.

L’homme se joue de son attente, Valentin ne lui en veut pas, ne peut lui en vouloir, il pressent.

– En clair, ils sont montés dans la voiture d’un officier boche, un de ceux qu’ils avaient accueillis dans leur château...

L’homme fait mine de cracher à terre.

– ... avec un peu trop d’égards.

Il fronce les sourcils.

– Dites donc... Vous n’êtes tout de même pas leur fils ?

Valentin bascule sur ses gardes. Être en mission pour le Roi et se faire lyncher ? Les regards, autour de lui, sont suspicieux et hostiles, il se maudit.

– C’est ça ! réalise le Hennuyer. C’est vous ! Le fils maudit ! Celui qui les a envoyés balader, et sa vie pépère, pour aller se battre avec les Anglais et libérer notre pays !

– Le fils prodigue ! glousse un sexagénaire au teint gris, à la toison blanche flamboyante. Comme dans la parabole du curé !

– C’est un peu le contraire, marmonne le Gaurinois. Ce beau monsieur, il a bien fait de partir, non ?

« Et je ne suis pas sûr qu’on m’accueillerait en sacrifiant le mouton... soupèse Valentin. »

Le jeune militaire se redresse et jette un œil panoramique à la grande salle où sont rassemblés des hommes et des femmes, des enfants et des vieillards coupés de leurs racines, guettés par la famine et la grippe espagnole. Dans un coin, une mère aux formes fatiguées, au regard éteint donne le sein à un nourrisson terreux. A sa droite, un octogénaire dort la bouche ouverte, un plaid troué remonté jusqu’à sa barbe en pointe. Plus loin, deux adolescents, penchés l’un vers l’autre, échangent des secrets...

Devinent-ils ? L’offensive finale est proche. Il est là pour cela. Pour ouvrir l’avenir, des avenir, leurs avenir. Mais *onze* Bruxelles, notre *Brussel* est gonflé comme une outre. En vies. Rassemblées, condensées. Comment éviter un effroyable bain de sang ? Les canons et les bombardements alliés... Et si l’Etat-Major allemand faisait tout exploser ?

« Je dois trouver Francqui ! s’insurge Valentin. Et les autres. Tous les autres. »